

## PRÉSENTATION

La réception des œuvres de pensée est un processus historique, chaque époque sélectionnant et sollicitant celles qui l'intéressent en fonction des préoccupations qui sont les siennes, et de l'aide qu'elle pense y trouver pour résoudre les problèmes auxquels elle est confrontée. Mais certaines œuvres ont un pouvoir d'éclairage de plus longue portée que d'autres, un pouvoir sans doute dû à leur capacité d'apporter des réponses pertinentes à des questions nouvelles qui surgissent longtemps après leur conception. Tel est le cas du pragmatisme américain, dont on redécouvre aujourd'hui l'intérêt pour élucider nombre de problèmes actuels dans de multiples domaines : philosophie des sciences, théorie morale et politique, analyse de l'action, anthropologie religieuse, sciences cognitives, intelligence artificielle, etc.

Du côté des sciences sociales, l'héritage du pragmatisme a été longtemps défini en termes d'inspiration intellectuelle de programmes de recherche ou de courants de pensée. On a ainsi souvent rappelé que l'école de Chicago, l'interactionnisme symbolique, la tradition de recherche sur la socialisation, ou encore la sociologie dite des « problèmes sociaux », s'étaient nourris des idées de base du pragmatisme, même si cela s'est fait de manière très sélective. Mais n'y a-t-il pas d'autres manières de constituer un héritage intellectuel qu'en termes d'acceptation de vérités ou de dogmes, d'appropriation et d'application d'idées tenues pour définitivement justifiées ? C'est en quelque sorte la question qui a été à l'origine de ce volume.

En fait, il s'agit d'une question inspirée du pragmatisme lui-même, en ce qu'il s'est constitué, non comme une doctrine ou une construction théorique susceptible d'être adoptée ou rejetée, mais plutôt comme un point de vue pour aborder et régler certaines formes de conduite, et comme une dynamique de recherche dont la validité s'éprouve seulement dans son effectuation et dans sa capacité à se frayer une voie et à se poursuivre sur le plan de l'expérience. Le pragmatisme a cela de particulier qu'il ne se laisse pas dissocier de ses prolongements, y compris

historiquement – ce qui correspond d'ailleurs à sa conviction que l'interprétation demeure toujours ouverte au futur, que la compréhension du sens requiert une communauté illimitée d'interprètes et que « le sens des choses réside dans les conséquences qu'elles produisent quand elles sont en interaction avec d'autres choses spécifiques » (Dewey, 1993, p. 615). Remonter à sa source, relire Peirce, Dewey, James et Mead, ce n'est pas alors faire une généalogie quelconque : c'est d'emblée poser la question de la façon dont elle irrigue la connaissance au présent, puisque le pragmatisme consiste justement à s'engager dans son procès réel. Dans les études de ce volume, c'est cette forme d'engagement, avec le dépassement qu'elle implique de nombreux clivages traditionnels, que l'on s'efforce d'approcher sous différents angles. Elle se manifeste surtout, on le sait, par la centralité du thème de l'enquête, comprise à la fois comme pratique (réalisation d'opérations) et comme expérimentation.

Les cadres conceptuels et théoriques des sciences sociales sont des réalités contingentes ; ils auraient pu être différents, en particulier si les événements, les choix et les agencements de tous ordres qui ont présidé à leur admission et à leur maintien avaient été autres. Ils sont entre autres tributaires d'un certain nombre d'options métathéoriques qui ont été prises au cours du développement des différentes disciplines, c'est-à-dire d'options concernant la définition conceptuelle du domaine à explorer. En particulier ils portent la marque de choix philosophiques plus ou moins conscients. Il n'est ainsi un mystère pour personne que ceux que l'on considère comme les pères fondateurs de la sociologie ont subi la forte influence du kantisme et du post-kantisme. De façons différentes, cela vaut pour Durkheim, Weber ou Simmel. Et pourtant, on peut juger aussi que c'est en s'efforçant de sortir du kantisme que la tradition sociologique a tenté de creuser son sillon. Cette sortie pouvait prendre plusieurs aspects : rupture avec l'optique transcendantale classique, tentative pour fonder les contraintes normatives de la pensée et de l'action dans l'expérience elle-même, critique du pouvoir constituant de la subjectivité dans sa forme purement individuelle, etc. Par tous ces biais, le courant idéaliste dominant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle voulait être débordé, sans pour autant que l'on renonce, sur le plan de la connaissance elle-même, aux critères épistémologiques qu'il avait légués : coupure du spéculatif et du pratique, subordination de la sensation à la législation du concept, hégémonie du schème de la représentation dans l'analyse des productions mentales et dans la théorie de la vérité, rationalité pratique axée sur le rapport des moyens aux fins ou sur l'absoluité des valeurs, séparation tranchée des croyances et des rites... Or il est remarquable qu'à la même période, le pragmatisme opérait par lui-même ce dépassement de façon beaucoup plus radicale, précisément en s'ordonnant autour du thème de l'enquête.

Les deux mouvements, celui de la sociologie et celui du pragmatisme, ne sont d'ailleurs pas complètement dissociés. Après tout, l'enquête, en se donnant comme processus de connaissance indéfini au sein duquel le sujet de celle-ci se dégage et redéfinit constamment ses contours, n'a de sens qu'en référence à un collectif d'enquêteurs en voie de constitution, capable de développer des habitudes critiques et des procédures de contrôle réflexif de soi permettant de transcender les biais individuels et de se corriger soi-même. Elle pointe aussi vers une définition dynamique et non conventionnaliste de l'accord qui rattache directement le problème de la vérité aux autres procédures d'institution socialement produites. De sorte que, si le pragmatisme ne se laisse évidemment pas ramener à une science du social, on peut dire néanmoins qu'il comprend en son centre une certaine vision sociale de la science. À travers l'enquête, il connote d'emblée la connaissance et l'action socialement. En cela, son rapport à la sociologie est interne. C'est ce qu'ont parfaitement perçu les interactionnistes (d'E. Faris à A. Strauss et H. Becker), puis, après Schütz, Berger et Luckmann, et dans le sillage d'Habermas, des auteurs comme Joas. Dès 1914, c'est ce qu'avait déjà compris Durkheim.

Depuis le constat de Peirce, en 1869, selon lequel « le principe social est intrinsèquement enraciné dans la logique » (Peirce, 2002, p. 106), jusqu'aux explications de Mead sur la socialité constitutive du *self* et de l'esprit, et sur la pensée comme conversation avec l'« autrui généralisé », en passant par les considérations de Dewey sur le « facteur social » dans l'enquête, le pragmatisme a constamment cherché à montrer que l'idée d'un sujet isolé et désengagé était non seulement erronée, mais aussi qu'elle « détruisait tout lien entre l'enquête considérée comme pensée réfléchie et l'enquête considérée comme méthode scientifique » (Dewey, 1993, p. 92). Un tel sujet ne peut pas manifester le comportement intelligent dont il est censé faire preuve, car n'ayant ni situation, ni environnement auquel s'ajuster, il ne dispose pas de point de vue autre que celui fourni par sa constitution particulière, ses émotions et ses désirs pour déterminer son comportement, et il ne peut pas placer l'organisation de sa conduite sous l'éclairage d'une enquête contrôlée. Cette impossibilité est due au fait qu'il ne peut pas s'assurer de la validité des opérations par lesquelles il fait des inférences et parvient à des conclusions, car la validité est par nature intersubjective. C'est pourquoi le facteur social est intrinsèque à la logique et nécessaire à l'enquête : sans lui, il serait impossible de déterminer la preuve et sa force probatoire<sup>1</sup>. Ce que Dewey (*ibid.*, p. 103) explique en ces termes :

1. Pour Peirce, une des caractéristiques les plus importantes de la science moderne est qu'elle a été « socialisée » : « Ce qu'un savant reconnaît comme un fait scientifique doit être quelque chose d'ouvert pour quiconque l'observe [...] Aussi longtemps qu'un seul homme est capable de voir une tache sur la planète Vénus, ce n'est pas un fait établi. » (Cité in Dewey, 1993, p. 592 n.)

« Si l'on veut que les inférences faites et les conclusions atteintes soient valides, l'objet dont on traite et les opérations que l'on emploie doivent avoir les mêmes résultats pour tous ceux qui infèrent et raisonnent. Si la même preuve conduit des personnes différentes à des conclusions différentes, la preuve n'est qu'apparemment la même, ou l'une des conclusions (ou les deux) est fausse. »

Il ne peut donc pas y avoir d'enquête contrôlée, qu'elle prenne place dans l'action ou qu'elle soit destinée à produire des connaissances, si n'existe pas, dans la communauté des enquêteurs, une identité des manières de réagir ou d'envisager les opérations possibles et d'assumer les conséquences de celles-ci, bref un « accord dans l'action » et un « accord des conséquences ». Ce caractère intersubjectif et pratique de la validité vaut aussi pour les significations. « La signification est établie par des accords entre des personnes différentes engagées dans des activités existentielles ayant des conséquences existentielles. » (*Ibid.*, p. 107.) Ces accords fondent sa force opérationnelle : en effet, une signification provoque « diverses activités accomplies par des personnes différentes en vue de produire des conséquences que partagent tous ceux qui participent à l'entreprise commune » (*ibid.*, p. 108).

Signalons que ce qu'on entend ici par accord échappe complètement à la figure d'un contrat tacite comme accord de volontés préexistantes. L'accord est immanent à l'action comme à la signification. Si justement le kantisme et le post-kantisme sont pris à revers, c'est d'abord parce que les structures intersubjectives qu'il met en lumière sont indissociables d'une pratique à l'égard de laquelle elles ne jouent pas le rôle de conditions de possibilité justiciables d'une analyse séparée. Plus radicalement, c'est le caractère social de la pratique et de la pensée qui est mis en avant. Aussi, à la place du sujet isolé et désengagé, le pragmatisme va proposer d'autres figures, mieux compatibles avec les conditions réelles de l'exercice de l'intelligence dans l'organisation des conduites. Ce sont celle de l'organisme engagé dans une interaction coopérative, ou une action commune, avec son environnement et y déterminant sa conduite ; celle de l'agent intégré non individuel qui produit les activités vitales par un co-fonctionnement dans un agencement dans lequel entrent le corps, les objets, les événements et les conditions environnantes ; celle de l'individu impliqué comme partenaire dans la réalisation d'actes sociaux distribués sur plusieurs pôles ; celle enfin du citoyen participant, selon ses capacités, *via* l'enquête et la délibération sans contrainte, à la régulation des activités conjointes dans les groupes auxquels il appartient, dans une claire conscience des exigences et des implications du vivre-ensemble.

On peut cependant se demander si l'accord dans l'action et l'accord des conséquences sont, à eux seuls, le cœur du « principe social » pour les pragmatistes. On constate en effet que, lorsqu'ils ont à décrire le passage du comporte-

ment organique à la conduite intelligente située dans un environnement socio-culturel, ils caractérisent, en termes de généralité, d'intentionnalité et de possibilité, les médiations objectives qui rendent possible un « comportement intellectuel caractérisé par des propriétés logiques », c'est-à-dire un comportement guidé par l'enquête contrôlée. On peut en inférer que, pour eux, le « principe social » n'est pas seulement l'accord intersubjectif, mais aussi ce qu'on peut appeler la détermination logique, formelle – par opposition à une détermination causale – des opérations et des activités possibles par un ordre de choses différent de celui des faits positifs, ou de celui des objets distincts et définis avec lesquels on peut interagir. Cet ordre est celui des « universels » qui, telles les lois, les règles, les significations, les habitudes, les croyances et les institutions, fournissent le contexte approprié pour conférer leur identité, dans un ordre du sens, aux actes accomplis. Est tout à fait éclairante de ce point de vue la réflexion de Peirce sur la nature de la généralité et de la conditionnalité inhérentes à l'intention d'un acte. Du même coup, c'est la figure même du contrat qui peut être redéfinie et éclairée d'un jour nouveau, qui échappait complètement à une optique de type transcendantal. Peirce prend l'exemple d'un contrat passé entre deux personnes : il relève que la signature du document par l'une et par l'autre ne suffit pas pour en faire un contrat.

« Le principe du contrat repose sur l'intention. Et qu'est-ce que l'intention ? C'est que certaines règles de caractère conditionnel gouvernent la conduite de A et C. Il n'y a pas ici de faits positifs : tout y est conditionnel et intentionnel [...] Mais il n'y a pas d'intention qui ne soit l'intention de quelque chose, et cela sur quoi porte l'intention ne peut être rendu par quelque fait que ce soit. L'intention dépasse tout ce qui peut jamais être fait ou s'être produit, parce qu'elle couvre toute l'étendue de la condition générale. Or l'idée d'une liste de tous les cas possibles est absurde. Il appartient à la nature d'une telle liste qu'on puisse la continuer, aussi loin qu'on soit allé dans la spécification. La condition générale couvre justement toute cette possibilité inépuisable. » (D'après la traduction de Descombes, 1996, p. 221.)

C'est cependant chez Mead que le « principe social » reçoit sa plus grande extension et sa plus grande portée. La formulation de celui-ci polarise toute son œuvre. Mais pour saisir sa pensée il faut inverser l'ordre des termes que comporte le titre de l'ouvrage posthume qui l'a rendu célèbre, car tel n'est pas leur ordre logique : non pas l'esprit, le soi, la société, mais : la société, le soi, l'esprit. Seuls des *selves* peuvent avoir un esprit, c'est-à-dire la capacité de contrôler leurs conduites par la pensée et la réflexion. Mais il ne peut y avoir de *self* que dans un groupe social, car le mécanisme du *self* c'est la distanciation par rapport à soi, pour organiser sa conduite, par l'adoption de l'attitude ou du point de vue d'un autre, qu'il s'agisse d'une autre personne particulière ou d'un « autrui généralisé ». Cette conversation des attitudes ou des points de vue se

généralise dans un groupe social lorsque ses membres en viennent à partager des « symboles signifiants », qui provoquent les mêmes réactions ou éveillent les mêmes « attitudes de réponse » chez tous. Le comportement caractérisé par des propriétés intellectuelles ou logiques, donc médiatisé par l'enquête, n'est possible qu'à cette condition. En retour, l'apparition du *self* permet le développement d'une forme de coordination sociale très différente de celle qui repose sur la simple différenciation physiologique. L'« acte social » devient possible, c'est-à-dire un acte différencié et distribué, de manière complémentaire et interdépendante, sur plusieurs acteurs qui agissent comme un agent intégré non individuel. Ceux qui y participent sont capables de faire apparaître dans leur conduite, pour la déterminer, la totalité de l'acte ainsi que les stimuli qui libèrent les réponses des autres. L'implantation du mécanisme du *self* dans la conduite crée ainsi la possibilité d'une forme particulière de rationalité, que des philosophes contemporains ont qualifiée de communicationnelle. Elle transforme aussi la relation à l'environnement : celle-ci devient sociale, dans la mesure où la conversation des attitudes informe aussi le commerce avec les objets physiques. Dans ses derniers textes, Mead (1932, p. 49) a résumé sa conception de la socialité en disant qu'elle était la « capacité d'être plusieurs choses à la fois », mais en spécifiant qu'il s'agissait d'une capacité qui n'est pas propre à l'homme, puisqu'elle est répandue partout dans l'univers.

Ce rapport interne du pragmatisme à la science sociale ne définit pas pour autant ce qu'on pourrait appeler une sociologie ou une anthropologie pragmatiste, ni une méthode spécifique pour l'enquête sociale. Bien qu'il ait suivi l'enseignement de Dilthey à Berlin, Mead n'évoque jamais la nécessité d'une méthode spécifique pour les sciences de l'esprit. Son projet est de part en part naturaliste, mais son naturalisme n'est ni mécaniste, ni « causaliste ». Il s'agit de réinscrire l'esprit et le sens dans le domaine de la nature, et de développer une science de l'homme qui soit capable de rendre compte, dans un même langage, aussi bien des comportements des organismes dits inférieurs que des conduites guidées et contrôlées par la réflexion ou la pensée. Cette science de l'homme analysera le développement des habitudes sociales, c'est-à-dire des institutions, comme on analyse celui du comportement animal. Elle approchera l'esprit par les conduites observables, évitera tout recours à l'introspection et ne présupposera pas un ordre social normal comme donné (cf. Mead, 1930).

L'idée d'un dualisme méthodologique dans la science n'apparaît pas davantage chez Dewey. Bien au contraire. Celui-ci est tout à fait convaincu que la méthode de la science est une, comme le schème de l'enquête est un : l'enquête de sens commun et l'enquête scientifique ont la même structure, elles s'occupent simplement de problèmes de genres différents. La première s'occupe de « problèmes d'utilisation et de jouissance qualitatives de l'environnement » ;

elle est orientée vers la résolution des difficultés concrètes qui se présentent dans la conduite de la vie et dans l'organisation du comportement quotidien, en relation avec l'environnement existant. Le but de la seconde est de connaître ; dans ce cas, il n'y a pas « d'implication matérielle directe des êtres humains dans l'environnement immédiat » (Dewey, 1993, p. 122). Mais l'enquête scientifique s'inscrit dans la continuité de l'enquête de sens commun, dont elle « affine, étend et libère énormément le contenu et les moyens » (*ibid.*, p. 127).

Dewey n'est pas moins naturaliste que Mead, mais il l'est sans doute différemment. Une des expressions de son naturalisme est la conviction que les sciences sociales font partie des sciences de la nature, et que les sciences expérimentales servent de modèle à l'enquête sociale. Le problème pour les sciences sociales est, dit-il, de développer des méthodes leur permettant d'honorer les conditions logiques de l'enquête contrôlée, et en particulier d'appliquer la méthode expérimentale à leur domaine d'objet, en l'appropriant à ses spécificités. Elles présentent à ses yeux un certain nombre de déficiences : elles pèchent par un manque de formulation claire et nette des problèmes, une absence de corrélation stricte des faits et des idées, un déficit d'« hypothèses directrices d'opérations pratiques », des lacunes dans la mise au point de techniques d'observation et d'enregistrement procurant des données considérées comme preuves, un trop faible recours à des variations contrôlées d'ensembles de conditions et à l'observation de leurs conséquences, une absence d'« institution délibérée de modes d'interaction » pour déterminer le sens des observations faites. Trois caractéristiques spécifient cependant ces sciences : elles partent de situations sociales réelles « conflictuelles et confuses » et travaillent à les résoudre ; elles requièrent des jugements d'évaluation, car les phénomènes sociaux « ne peuvent être compris qu'en fonction des fins auxquelles ils sont susceptibles d'aboutir », ces fins étant elles-mêmes déterminées dans et par le processus de l'enquête ; leur connexion avec la pratique est « intrinsèque » – elles sont orientées vers la résolution de situations sociales conflictuelles (*ibid.*, chap. XXIV *passim*).

Toutes ces considérations paraissent d'actualité, sous un aspect ou un autre. D'une part, elles font écho aux débats suscités, aujourd'hui, par le développement des recherches en sciences cognitives, qui poursuivent le même projet de naturalisation de l'esprit, du sens et de l'intentionnalité, que les pragmatistes<sup>2</sup>, mais en empruntant des voies d'emblée récusées par ceux-ci – en particulier celles d'un néo-cartésianisme mentaliste et individualiste, qui voue à l'échec toute tentative d'intégrer le facteur social. D'autre part, même si les sciences sociales n'en sont plus aujourd'hui au stade où elles l'étaient à l'époque de

2. Quoiqu'il y ait des différences non négligeables entre les naturalismes de Peirce, de James, de Dewey ou de Mead.

Dewey et Mead, il n'est pas sûr qu'elles aient remédié aux déficiences que ceux-ci diagnostiquaient, et en particulier qu'elles soient parvenues à inventer, pour honorer les conditions logiques de l'enquête, des applications, appropriées à leur objet, de la méthode expérimentale.

L'initiative de ce volume revient à Isaac Joseph. C'est lui qui en a eu l'idée et qui a proposé de prendre le thème de l'enquête comme fil directeur. Il a rédigé le texte de l'appel à communications, intitulé « La théorie pragmatiste de l'enquête et ses conséquences », et contribué à choisir les auteurs, en collaboration avec Bruno Karsenti. Il avait été prévu que ce volume paraisse sous leur direction commune. Le décès brutal d'Isaac au mois de février 2004 a contrecarré ce projet mais n'a pas remis en cause le volume, car sa réalisation était déjà bien engagée. Isaac avait prévu d'écrire une contribution sur le thème : « L'enquête et ses cadres. La vulnérabilité de l'expérience et ses faussaires. » Il n'a pas pu le faire. Il était cependant inconcevable qu'il ne soit pas présent dans cet ouvrage. C'est pourquoi nous avons repris le texte – « une déambulation », disait-il –, qu'il avait écrit pour servir de base à l'appel à communications. Le titre est d'Isaac lui-même. Comme dans l'appel à communications diffusé, qui était une version abrégée de « L'athlète moral et l'enquêteur modeste », il avait modifié certaines formulations et explicité quelques points, nous avons cru bon de reporter ces modifications dans le texte initial.

Cet article témoigne non seulement de l'intérêt qu'Isaac portait au pragmatisme, mais aussi de l'investissement important qu'il avait fait ces dernières années pour se familiariser avec sa théorie de l'enquête, faire valoir son actualité et évaluer ses conséquences pour les sciences sociales. C'est précisément l'analyse de cette actualité et de ces conséquences qu'il donnait comme objectif à ce volume : « Plusieurs volumes précédents de "Raisons pratiques" ont déjà fait référence explicitement à l'héritage pragmatiste dans l'analyse des logiques de l'action située et de l'action collective, et dans le débat sur le problème des dispositions. Nous voudrions, cette fois, réunir des contributions qui revisiteraient cette philosophie de la croyance et de l'enquête, notamment dans ses implications pour la sociologie empirique (le caractère irréductible de l'observation et la constitution de l'observable), dans ses enjeux politiques (la dimension publique de l'enquête et sa signification pour l'intelligence et l'individuation démocratique), et dans ses conséquences pour l'esthétique et la psychologie du pragmatisme (la construction de soi chez James et chez Mead). » (Introduction au texte d'appel à communications, rédigé au cours du printemps 2003). Nous espérons que les contributions réunies dans cet ouvrage honoreront la promesse de ce qu'Isaac appelait « une mise en jambes adressée à des explorateurs compétents ».



**Références**

Descombes V.

1996 *Les institutions du sens*, Paris, Minit.

Dewey J.

1993 *Logique. La théorie de l'enquête*, Paris, PUF [1938].

Mead G. H.

1930 « Cooley's contribution to American social thought », *American Journal of Sociology*, 35, p. 693-706 (reproduit in Mead, 1964, *On Social Psychology. Selected Papers*, éd. par A. Strauss, Chicago, University of Chicago Press).

1932 *The Philosophy of the Present*, La Salle (IL), Open Court.

Peirce C. S.

2002 *Œuvres philosophiques*. 1. *Pragmatisme et pragmatisme*, éd. par C. Tiercelin & P. Thibaud, Paris, Cerf.